

L'Inconnu de Belleville

Par PIERRE ZACCONE

—C'est impossible. Le vicomte a eu une affaire avec le colonel et il n'est pas près d'être remis.

—Blessé?

—Oui... blessé! Et c'est une bénédiction qu'il ne soit pas mort.

—Alors, à défaut du vicomte, je vous serais obligée de m'amener une femme que je voyais quelquefois... qui est discrète, je crois, et qui pourrait me donner des nouvelles de certaines personnes auxquelles je m'intéresse.

—Et vous appelez cette femme?

—Mme Brochon.

—Buvard fit la grimace.

—Discrète, c'est possible, répondit-il, mais intéressée, ce qui est dangereux. Cependant, on pourra voir.

—Je vais tant m'ennuyer ici.

—C'est vrai. Demain, je vous enverrai maman Brochon...

Oliva avait donc revu la marchande à la toilette, et, après avoir recueilli les bruits qui circulaient de tous côtés à l'occasion de la disparition du monde de la galanterie, elle avait abordé le seul sujet qui l'intéressait vivement depuis la conversation qu'elle avait eue avec René à la fête du colonel.

Et la mère Brochon l'avait fort étonnée en lui racontant qu'il était devenu riche tout d'un coup, qu'il avait chevaux et voitures.

Oliva n'en revenait pas.

—Je voudrais le voir! dit-elle.

—Ça, mon bijou, repartit la marchande à la toilette, c'est impossible.

—Pourquoi?

—Parce que je crois bien qu'il est gardé à vue.

—Par qui?

—J'en ignore! Mais il ne rôde même plus autour de Gilberte.

Qui cela, Gilberte?

—Une charmante petite, qu'il aime, et sur laquelle je suis chargée de veiller.

—Elle est donc chez toi?

—Rue Pixérécourt.

—Qui est-elle?...

—Je ne sais pas.

—Qui te l'a confiée?

—Le colonel.

—D'où vient-elle?

—Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'elle est orpheline, qu'elle avait une sœur qui a disparu, et depuis elle ne l'a plus revue, et qu'elle la pleure toujours.

Un éclair traversa le regard d'Oliva.

—Une sœur! s'écria-t-elle. Je veux la voir. Demain, tu lui diras qu'une femme est venue te parler d'elle... que cette femme paraît savoir ce qu'est devenue cette sœur perdue... et que, si elle désire réellement la retrouver, elle n'a qu'à se rendre demain, à la tombée de la nuit, à Saint-Mandé.

—Chez vous?

—Chez moi!

—Mais qui dira le colonel?

—Ne fais plus d'observations, dit-elle, ne me refuse pas cette satisfaction et tu n'auras pas à te repentir de m'avoir servie... Tu l'accompagneras toi-même.

Et, sur ces mots, elle congédia maman Brochon.

XVI

Dans une dernière entrevue qui avait eu lieu entre le colonel et Cyprien Leduc, les deux hommes avaient arrêté les mesures qui devaient assurer le succès de leur entreprise.

René avait été avisé; on pouvait être certain qu'il ne manquait pas au rendez-vous donné par Gilberte et c'est le colonel qui devait l'y recevoir.

Quant à Leduc, son rôle était depuis longtemps préparé, et il allait prendre les précautions nécessaires pour que René ne courût aucun danger.

La partie était terrible pourtant: il s'agissait de prendre le colonel en flagrant délit dans cette maison où Leduc savait qu'il trouverait certaines preuves de ses crimes.

Dès le matin il fut sur pied, et neuf heures étaient à peine sonnées qu'il se dirigeait vers le Palais de Justice.

Il savait qu'il trouverait là George

Berthaud, et, en effet, le jeune avocat était déjà à son bureau.

Il s'empressa de faire entrer Cyprien Leduc dès qu'il eut reçu sa carte.

—Pardieu! dit-il, je suis bien aise de vous voir, monsieur; bien des événements se sont accomplis depuis que nous nous sommes rencontrés, et vous nous aviez fait concevoir certaines espérances qui ne se sont pas vérifiées...

—Il ne faut pas trop m'accuser répondit l'archiviste: nous avons affaire à un criminel des plus habiles, vous le savez comme moi, et il fallait prendre garde de lui donner l'éveil. C'est en lui inspirant toute sécurité que nous pouvions l'amener à se trahir lui-même.

—Mais vous n'y êtes pas parvenu encore?

—Ce sera aujourd'hui même.

Georges Berthaud se redressa vivement.

—Aujourd'hui! répéta-t-il. Comment vous y prendrez-vous?

—J'ai un très grand intérêt à dissimuler jusqu'à ce soir. Ce n'est pas là se montrer bien exigeant...

—Et pourquoi êtes-vous venu me trouver ce matin?

—Parce que j'ai besoin de vous!

—A la bonne heure! Mais que puis-je faire dans la circonstance?

—Une chose bien simple: il faut que vous obteniez de M. le procureur de la République qu'il veuille bien se rendre ce soir, avec quelques agents résolus et sûrs, à l'adresse que je vous laisserai tout à l'heure.

—Et que ferons-nous?

—Vous serez placés de manière à pouvoir entendre et voir, sans être vus vous-mêmes, et ce que vous entendrez vous édifiera surabondamment sur l'affaire qui nous occupe.

—L'assassin sera donc là?

—Il y sera.

—Alors, vous le connaissez?

—Parfaitement.

—Et vous avez tardé jusqu'à présent à nous le signaler?

—Si j'avais agi autrement, je ne serais probablement plus de ce monde, et le criminel resterait impuni. Voulez-vous bien décider M. le procureur de la République à faire ce que je demande?

—Je l'essayerai, du moins.

Après avoir convenu des dispositions à prendre et arrêté les dernières mesures qui paraissaient le plus propres à assurer le succès de l'entreprise, Leduc s'éloigna aussitôt du Palais de Justice.

A peine Leduc venait-il de sortir que l'huissier vint dire au jeune avocat que Buvard, l'agent de police, demandait à lui parler.

—Faites entrer! dit Georges Berthaud.

Et l'agent fut introduit aussitôt.

—Je vous demande pardon de venir vous déranger, dit Buvard, mais j'ai à vous communiquer certaines choses importantes qui ne souffrent pas de retard.

—Qu'est-ce donc? fit Georges Berthaud.

—C'est bien M. Leduc, l'archiviste, que je viens de voir sortir?

—En effet.

—Eh bien, je venais précisément vous parler de cet homme. Il y a longtemps que je l'observe, que je l'épie, et je ne vous cacherais pas que sa conduite me donne fort à réfléchir.

—Comment cela?

—Si je ne me trompe, M. Leduc venait vous entretenir de l'assassin de l'Argonne et de Saint-Nicolas?

—C'est vrai.

—Il y a longtemps déjà qu'il avait promis de nous le signaler, et jusqu'à présent...

—Et assure que ce soir il le remettra entre mes mains.

Buvard remua la tête en signe d'incrédulité.

—Hum! dit-il, voilà qui me semble suspect.

—Pourquoi donc?

IL AIDA A CONSTRUIRE LE CANAL DE PANAMA



LE GÉNÉRAL P. C. HAINS, général de division de l'armée américaine, en retraite, qui aida à construire le Canal de Panama, est mort mardi à l'hôpital Walter Reed à Washington. Il était âgé de 81 ans.

—J'ai mes idées, moi aussi, et une certaine pratique des choses de la police. Eh bien, je crains que cet homme ne se moque de nous.

—Qui vous le fait supposer?

—Le jeu qu'il joue, l'attitude qu'il prend, la persistance qu'il a mise à éviter l'ingérence de nos agents dans ses affaires.

—Enfin, quelle est votre pensée?

—Je vous avouerai que, depuis quel temps, je suis possédé de l'idée que cet homme nous amuse, qu'il veut nous tromper et qu'il agit pour le compte de l'assassin même.

—Ce serait effrayant...

—Aussi... n'en suis-je encore qu'au soupçon. D'ailleurs, quel intérêt poursuit cet homme, si ce n'est un intérêt personnel? Pour que la succession de Bonnet soit ouverte, il faut que la mort de ce Bonnet soit bien et dûment constatée; qui nous assure que l'archiviste ne s'est pas fait complice de l'assassin et n'a pas agi dans le but de retarder la constatation de cette mort?... Rappelez-vous, monsieur, que Leduc se trouvait dans le train de Marseille au moment de la spoliation du sac contenant les dépêches de l'Inde. N'oubliez pas que, le jour de la disparition de la sacoche de Brochon, il passa la nuit chez le colonel Robert! Enfin, apprenez que, vingt fois, je l'ai surpris sortant de l'hôtel des Champs-Élysées, ou se rendant dans une maison de Belleville, où le colonel cache une jeune personne, qui n'est ni sa fille ni sa maîtresse. Il y a là de sérieux motifs de suspicion, et vous reconnaîtrez sans peine que j'ai bien des raisons pour ne pas croire à l'entière innocence de l'archiviste.

Tout ce que vous dites est fort grave et me rend fort perplexé; cependant, j'avoue que j'ai peine à croire...

—Leduc vous a-t-il apporté tout à l'heure quelque fait nouveau?

—Un fait des plus importants; il m'a annoncé que ce soir, si M. le procureur de la République voulait bien se rendre à Belleville, il lui livrerait le criminel que nous cherchons.

—Et pensez-vous que l'on accepte sa proposition?

—J'en parlerai à mon chef. Mais, depuis que je vous ai vu, je ne dissimule pas que je suis fort hésitant.

Buvard se prit à sourire.

À Suivre

Puisque vous trouvez ce journal intéressant et vraiment utile, abonnez-vous!

NOUVELLES DE PARTOUT

Le premier Briand est arrivé à Washington et a été reçu très chaleureusement par les autorités et le peuple américain.

Le maire Hylan a été réélu par les démocrates de la ville de New York par une très grande majorité.

Le président Harding a signé la résolution du congrès déclarant fête légale le 11 novembre, Armistice Day.

Al banquet mensuel de la presse étrangère à New-York, M. Melville E. Stone, ex-président de la Presse Associée déclara dans son discours: "Nous ne devons pas sacrifier notre idéal pour des questions d'argent. Nous ne devons pas oublier les trois années de sacrifices de nos alliés, antérieures à notre entrée dans le conflit mondial. Il y a eu des erreurs de commises à Paris: il y a eu quatorze points de présentés, mais on aurait dû en présenter un quinzième aux Allemands, ainsi conçu: "Vous êtes coupables, vous devez le reconnaître et être blâmés!"

Une commission anglaise prendra des mesures pour le règlement des dettes alliées.

Le premier ministre Hara, du Japon, a été assassiné à Tokio le 4 novembre par un jeune homme de 19 ans. L'assassinat peut avoir un effet important sur la conférence sur la limitation des armements. Cet événement tragique cause une perte très sérieuse au Japon.

Le rapport général du budget français de 1922 est terminé. Il en ressort que les dépenses seront couvertes sans impôts nouveaux ni augmentation de la dette publique.

Le roi Alexandre a prêté le serment le 5 novembre comme souverain de la Yougoslavie.

Le gouvernement belge a décidé d'ajouter une surtaxe de 20 pour cent ad valorem sur tous les produits allemands entrant en Belgique, pour empêcher l'inondation des marchés belges par les marchandises allemandes due à la dépréciation du mark.

L'INAUGURATION DE LA STATUE DE DÉROULÈDE A METZ

Le 16 octobre a été inauguré le monument que la ville de Metz a élevé à la mémoire de Paul Déroulède. Il se dresse sur l'emplacement de la statue élevée jadis par les Allemands à leur empereur Frédéric III, statue qui fut, dans la nuit du 17 au 18 novembre 1918, quelques heures avant l'entrée de nos troupes triomphantes à Metz, démolie et jetée à terre par les habitants de la ville.

Les troupes françaises entrant dans Metz, défilèrent devant le symbole de la défaite allemande, et pour accentuer encore la signification de l'hommage rendu au grand apôtre de la revanche, on a utilisé à la fonte du monument de Déroulède le bronze même dans lequel avait été fondue la statue de l'empereur allemand.

M. Louis Barthou, ministre de la Guerre, a présidé la cérémonie. Il était accompagné du général Hergault, chef de son cabinet militaire, et de M. Lamirault, chef de son cabinet civil. Aux représentants du gouvernement s'étaient joints MM. Maurice Barrès, président de la Ligue des patriotes; Hennebicq, président de la Ligue belge des patriotes; Marcel Hahart, Gauthier de Clagny, à la tête d'une importante délégation de membres de cette Ligue qui, hier soir, s'est rendue avec Mlle Jeanne Déroulède, à la cathédrale, pour déposer sur la tombe de Mgr Dupont des Loges une gerbe de fleurs avec cette inscription: "La Ligue des patriotes et M. Maurice Barrès au grand évêque défenseur de la cité."